

«Alors entre en scène un personnage étrange... qui marche les genoux pliés, vêtu d'un caleçon en guenilles et qui tient du kangourou boxeur et du coureur cycliste.»

Ainsi le journal «Candide» décrit-il, en octobre 1925, la révélation de la dernière «Revue nègre.»

Joséphine Baker

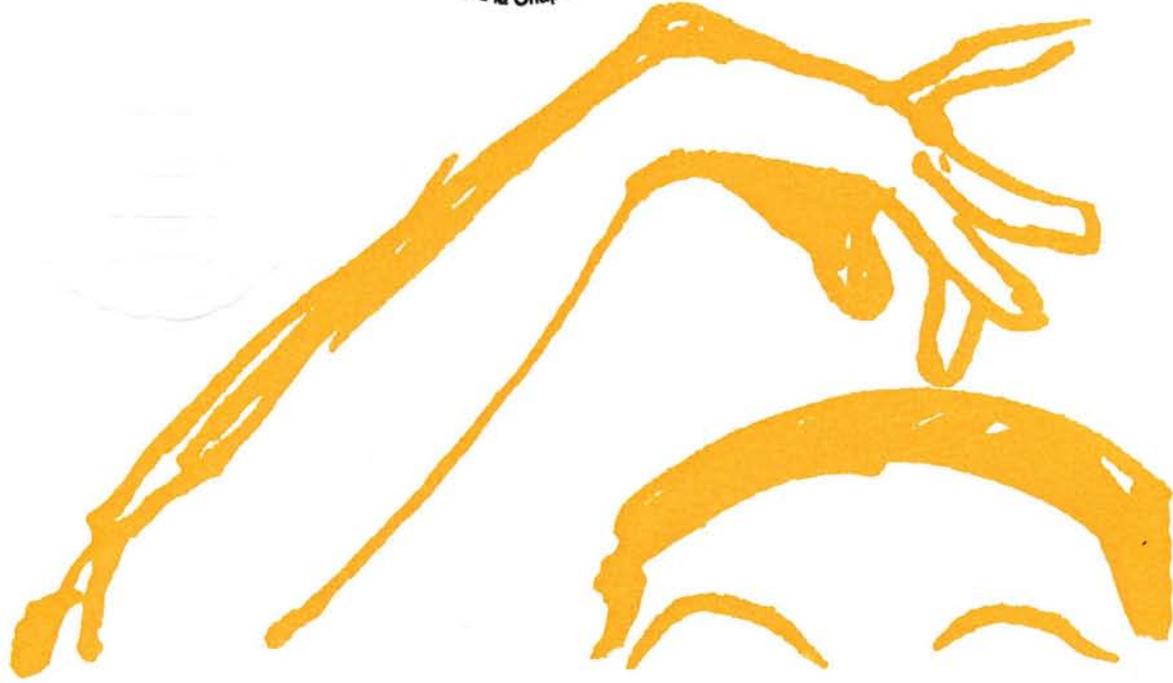
a presque 20 ans : elle est née en 1906, à Saint-Louis, aux Etats-Unis. Elle vient d'arriver à Paris, avec la compagnie «Black Birds». Le public du théâtre des Champs-Élysées découvre, médusé, cette splendide fille presque nue, qui chante d'une voix suave et danse sur un rythme stupéfiant. D'aucuns crient au scandale et à la lubricité, mais tout Paris se bouscule.

1906 1975

Artiste de music-hall, elle s'est aussi consacrée au cinéma. A l'époque du muet d'abord, dans deux films tournés en 1927 par Mario Nalpas : «La Revue des revues» et «La Sirène des Tropiques». Puis, après l'arrivée du parlant, dans «Zou-zou» de Marc Allégret, avec Gabin (1934); «Princesse Tam-tam» (1935) et «Fausse alerte» (1939), où elle tient un rôle de second plan. Sa carrière à l'écran, exclusivement française, s'est arrêtée là. Sans doute le cinéma n'a-t-il pas su lui proposer des rôles sortant de l'exotisme facile où la cantonnait sa peau noire.



La silhouette sculpturale de Joséphine Baker restera à jamais attachée aux années folles, période où les Français oublient la Grande Guerre en se jetant dans l'insouciance et la création. Paris est alors le centre de toutes les audaces culturelles, et Montparnasse le quartier où tout se passe. Cocteau et Aragon tiennent salon au Jockey. Picasso discute littérature avec Henry Miller. Les «Jazz bands» se déchaînent dans les cabarets. Coco Chanel habille les femmes de bleu marine et de blanc - «comme les écoliers», s'indignent les tenants du bon goût. Et Joséphine Baker promène sa panthère en laisse à la terrasse des cafés...



Josephine Baker a consacré la fin de sa vie aux nombreux enfants qu'elle avait adoptés et au milieu desquels elle vivait dans son château des Milandes, en Périgord. Près de vingt ans après sa mort, en 1975, sa plus célèbre chanson, qui fit les grandes heures du casino de Paris, est encore sur beaucoup de lèvres : «J'ai deux amours, mon pays et Paris»...

Rosane Jubert